

# Ad augusta per angusta ?

Le mot de passe des conjurés d'**Hernani** (Victor Hugo): vers de grandes choses par des voies étroites.

---

## Ainsi va le monde...

Ainsi va le monde; on **travaille**, on **projette**, on **arrange** d'un côté; la **fortune** accomplit l'autre.

---

## Couvrez ce sein que je ne saurais voir...

TARTUFFE

**Couvrez ce sein que je ne saurais voir.**

Par de pareils objets les âmes sont blessées,  
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ;  
Et la chair sur vos sens fait grande impression !  
Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte :  
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte :  
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,  
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

– Molière, *Tartuffe*, acte III, scène II, vers 858-868

(Iconographie: Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, détail, musée du Louvre)

---

## Cyrano de Bergerac: la tirade des nez ?

Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire... oh ! Dieu ! ... bien des choses en somme...

En variant le ton, –par exemple, tenez :

**Agressif** : « moi, monsieur, si j'avais un tel nez,  
Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »

**Amical** : « mais il doit tremper dans votre tasse :  
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »

**Descriptif** : « c'est un roc ! ... c'est un pic... c'est un cap !  
Que dis-je, c'est un cap ? ... c'est une péninsule ! »

**Curieux** : « de quoi sert cette oblongue capsule ?  
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »

**Gracieux** : « aimez-vous à ce point les oiseaux  
Que paternellement vous vous préoccupâtes  
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »

**Truculent** : « ça, monsieur, lorsque vous pétenez,  
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez  
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »

**Prévenant** : « gardez-vous, votre tête entraînée  
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »

**Tendre** : « faites-lui faire un petit parasol  
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »

**Pédant** : « l'animal seul, monsieur, qu'Aristophane  
Appelle hippocampelephantocamélos

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »

**Cavalier** : « quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?  
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ! »

**Emphatique** : « aucun vent ne peut, nez magistral,  
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »

**Dramatique** : « c'est la Mer Rouge quand il saigne ! »

**Admiratif** : « pour un parfumeur, quelle enseigne ! »

**Lyrique** : « est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »

**Naïf** : « ce monument, quand le visite-t-on ? »

**Respectueux** : « souffrez, monsieur, qu'on vous salue,  
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »

**Campagnard** : « hé, ardé ! C'est-y un nez ? Nanain !  
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain ! »

**Militaire** : « pointez contre cavalerie ! »

**Pratique** : « voulez-vous le mettre en loterie ?  
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »

Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :

« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître  
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »

–Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit  
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :

Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,  
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres  
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !  
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut  
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,  
Me servir toutes ces folles plaisanteries,  
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart  
De la moitié du commencement d'une, car  
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,  
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

(Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, acte I, scène 4)

---

# Et le combat cessa faute de combattants ?

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes **cinq cents** ; mais par un **prompt renfort**  
Nous nous vîmes **trois mille** en arrivant au port,  
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,  
Les plus épouvantés reprenaient de courage !  
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;  
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,  
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,  
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même,  
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème ;  
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.  
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;  
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
Les Maures et la mer montent jusques au port.  
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;  
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, et tous en même temps  
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.  
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;  
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,  
L'épouvante les prend à demi descendus ;  
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.

Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;  
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,  
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,  
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublent :  
La honte de mourir sans avoir combattu  
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,  
De notre sang au leur font d'horribles mélanges.  
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,  
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
Ô combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,  
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !  
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
Faire avancer les uns et soutenir les autres,  
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,  
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;  
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :  
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,  
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,  
Font retraite en tumulte, et sans considérer  
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ;  
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;  
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,  
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,  
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
À se rendre moi-même en vain je les convie :  
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas ;  
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,

Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.  
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;  
Et le combat cessa faute de combattants.

– *Corneille, Le Cid, Acte IV, Scène 3, Rodrigue.*

---

## L'hypocrisie selon Don Juan ?

L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus.

(Molière, *Dom Juan*, acte V, scène 2)

---

## La Comédie-Française ?

La **Comédie-Française**, ou **Théâtre-Français**, a été fondée en 1680, par lettre de cachet de Louis XIV, de la fusion de deux troupes, l'hôtel de Bourgogne et la troupe de Molière, malheureusement mort 7 ans avant. Elle se trouve depuis 1799 au cœur du Palais-Royal dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris, et dispose d'une troupe permanente de comédiens, la Troupe des Comédiens français. Au 1er janvier 2011, la troupe comptait : **37 sociétaires, 23 pensionnaires et 24 sociétaires honoraires.** Les auteurs les plus joués: **Molière, Racine, Corneille, Musset, Marivaux, Dancourt, Regnard, Voltaire.**

---

# La fin de Dom Juan, vue par Molière ?

*Dom Juan était-il **aveugle** au moment de mourir ?*

*Est-il mort d'une **crise cardiaque** ?*

*Souffrait-il de **syphilis**, le « mal français » ?*

*Molière s'est-il inspiré de **François-Jacques d'Amboise d'Aubijoux**, son protecteur, amant de **Ninon de Lanclos**, mort de syphilis en 1656, pour donner une couleur médicale à la destinée de Dom Juan ?*

*Pas impossible de la part de l'auteur du **Médecin malgré lui**...*

La Statue, Dom Juan, Sganarelle.

La Statue

Arrêtez, Dom Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Dom Juan

Oui. Où faut-il aller ?

La Statue

**Donnez-moi la main.**

Dom Juan

La voilà.

La Statue

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Dom Juan

Ô Ciel ! que sens-je ? **Un feu invisible me brûle**, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands

feux de l'endroit où il est tombé.

Sganarelle

Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait: Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages !

(Dom Juan ou le Festin de pierre, Molière, 1665)

---

## La tirade de la calomnie ?

La calomnie, Monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, **pianissimo** murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné.

Telle bouche le recueille, et **piano, piano**, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et **rinforzando** de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'oeil. Elle s'élanche, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au Ciel, un cri général, un **crescendo** public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

Pierre-Augustin Caron de **Beaumarchais**, **Le Barbier de Séville**, Acte II, Scène 8.



---

# Le Misanthrope, Molière, acte V, scène 4 ?

**Alceste.**

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;  
j'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,  
et me les couvrirai du nom d' une foiblesse  
où le vice du temps porte votre jeunesse,  
pourvu que votre coeur veuille donner les mains  
au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,  
et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,  
vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre :  
c'est par là seulement que, dans tous les esprits,  
vous pouvez réparer le mal de vos écrits,  
et qu'après cet éclat, qu'un noble coeur abhorre,  
il peut m'être permis de vous aimer encore.

**Célimène.**

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,  
et dans votre désert aller m'ensevelir !

**Alceste.**

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,  
que vous doit importer tout le reste du monde ?  
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

**Célimène.**

La solitude effraye une âme de vingt ans :  
je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,  
pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.  
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,  
je pourrai me résoudre à serrer de tels noeuds ;  
et l' hymen...

**Alceste.**

Non : mon coeur à présent vous déteste,  
et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.  
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,  
pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,  
allez, je vous refuse, et ce sensible outrage  
de vos indignes fers pour jamais me dégage.

*Extrait de l'acte V, scène 4*

---

## **Les Caprices de Marianne au Lucernaire**

Mise en scène de Sébastien Azzopardi de la pièce d'Alfred de Musset. Du 14 Janvier 2009 au 31 Mai 2009. De 10 à 30 euros. Du mardi au samedi à 21h30, dimanche à 15h, au Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris.

[Réservations en ligne.](#)

« Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m'arrive : il est décrété par le sort que Coelio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Coelio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant chargé de me faire savoir que j'ai à aimer ledit seigneur Coelio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire ? Si elle refuse,

au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle, et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : **vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?** »

---

## **Les imprécations de Camille**

**Rome, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !  
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés  
Saper ses fondements encor mal assurés !  
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;  
Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
Passent pour la détruire et les monts et les mers !  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !  
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !**

Corneille, Horace, acte IV, scène 5